

*Il y avait
une fois,
une
maison.*

Il y avait une fois, une maison.

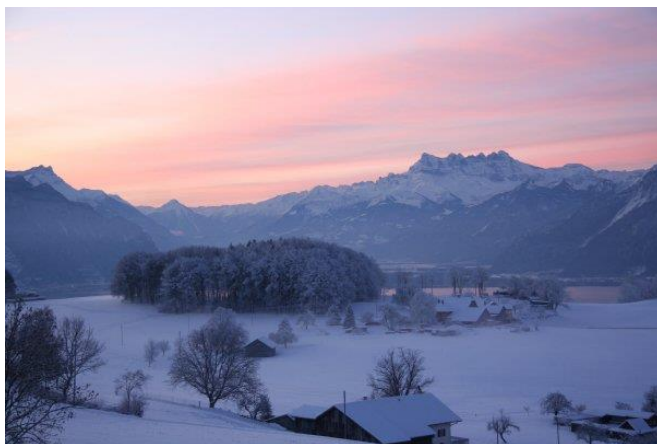
*À la porte de la maison qui viendra frapper ?
Une porte ouverte on entre
Une porte fermée un anstre
Le monde bat de l'autre côté de ma porte.
A l'intérieur mon cœur bat
Et mon corps se promène
D'une habitude à l'autre
Passant au travers de la solitude
Et des douleurs et des rêves
Sans rien déranger
Alors quand par hasard quelqu'un de l'autre monde
Se souvient
Et vient
En entrant on croit que j'étais seul
Et l'on trouve que ma maison est bien ordre
Puis quand ce visage s'est rejeté dans le monde
Et que j'ai refermé ma porte
Je me regarde dans la glace
Et je retrouve ma solitude à couper au couteau
Et mon silence frais*

Pierre Albert-Birot¹

¹ Pierre-Albert BIROT, *Les amusements naturels*, Paris, Denoël, 1945 (p.217)

Qu'est-ce qu'un chez-soi ? Une maison d'enfance ? La rue dans laquelle on a grandi ? Ce lieu est-il fondateur, créateur d'identité ? Même si on ne s'y reconnaît pas, ou s'il nous répugne, il fait partie de nous. C'est peut-être ce lieu qui nous a poussés à chercher autre chose, ou alors à retrouver cet endroit dans un ailleurs.

Un. Attalens. Petite bourgade du canton de Fribourg, située dans le district de la Veveyse, à la limite du canton de Vaud. Population : environ 1700 habitants en 1988, 3200 en 2014. Altitude : 839 mètres. Superficie : 9,82 km². Moi, j'habitais au chemin d'En-Perrey 28, dans le sud du village, tout au bout. C'est une maison jumelle. Dans l'autre moitié, il y a les Barras. Elle, c'est ma marraine. J'ai grandi dans cette maison, depuis ma naissance jusqu'à mes 19 ans.



La malle aux costumes

La salle de jeu

Le billard français dont je ne connaissais pas les règles, mais qui faisait office de toit pour mes cabanes

Le fauteuil type Louis XV en velours vert de Muffin, mon chien

L'escalier à moquette

L'arrivée de l'escalier à moquette au 1^{er} étage, lieu de cachette idéal pour un homme caché avec une arme

Le grand miroir du hall

La chambre d'amis et la Nintendo

La cheminée envahie de paperasse

Le grand lit de papa et maman

Les nappes provençales en plastique

L'argenterie qui a un mauvais goût d'argenterie, surtout les cuillères

Le classeur jaune de cuisine de la grand-mère de maman

L'affiche de mon premier spectacle, « Le petit Muck »

Les chaussettes géantes de Noël avec nos prénoms dessus : Diana, Gil, Marie

Les deux terrariums de mes souris, dont Téquila et Sweet étaient les premières

Pastis le petit chat aux yeux bleus, sauvé de l'abandon, mais mort quand même

Wendy, Surf et Bapst, nos trois lapins

Le carrelage blanc du salon et de la cuisine, avec chauffage au sol

L'enfilade que maman voulait tant

Les canapés tout élimés, d'abord les verts, ensuite les bleus

Les crottes de Muffin dans le jardin ; gelées l'hiver, plus faciles à ramasser que l'été, devenues molles sous le soleil cuisant

Les planches à roulettes et les ballons de basket de Gil

Le grand bordel dans le garage : les pelles à neige, les paires de baskets de Gil, les outils de papa, les skis Stökli ou Rossignol, les planches à roulettes, les rollers et autres objets à roulettes, la tondeuse à gazon, les sacs à dos

La porte du garage qui devient électrique

La piscine des Barras

Les cabanes, les cache-cache et les balles américaines avec les Mottis

Les quatre heures chez les Mottis, surtout la mousse aux framboises

Les igloos avec Gil quand la neige tient bien

Noël avec un vrai sapin

La terrasse et les dalles bouillantes à cause du soleil

Le hamac qui grince

Le tourne-disque et les disques de Jazz de papa dans la grande étagère blanche

La vue sur les Dents-du-Midi et le lac Léman, sombre, comme un miroir au fond de la vallée

Le pré d'à-côté et ses chèvres : des noires et blanches ou des brunes, aussi grandes que moi quand j'allais jouer avec elles

Les vaches, des fribourgeoises, bien sûr, avec leur pelage noir et blanc, dans le pré d'en-dessous

Le son des cloches des vaches

L'odeur du purin dès que les champs sont purinables

Le carrelage froid de la salle-de-bain, dans les tons rouge framboisé

Le téléphone fait de deux boîtes de conserve et d'un fil, reliant la fenêtre de ma voisine Adrienne à ma chambre

Les cassis dans le jardin

La confiture de cassis du jardin de papa, ma préférée

Le velux grinçant dans ma chambre

Les araignées dans ma chambre : sur les murs, à côté de la porte ou dans la fente du velux, et le pire, sur mon lit à côté de l'oreiller

Les volets, dont la peinture bordeaux s'écaille, qui claquent quand le vent souffle

La cave avec les réserves périmées et les bonnes bouteilles de papa

Le sable de la cave que papa mouillait de temps en temps pour conserver l'humidité

La boîte aux lettres grise envahie par les branches du forsythia

Les pavés râpeux de la place de parc devant la maison

Les rideaux saumon horribles du salon

Les photos de famille, dont une grande des trois enfants au-dessus de la commode blanche, Gil à gauche, Diana à droite et moi, bébé, au centre

Les dessins des enfants

Les bricolages des enfants, oiseaux mobiles et autres merveilles

Le tiroir à jeux de la commode blanche

Le tiroir de sacs-à-mains de maman

La chambre de Diana qui est devenue la mienne quand Diana est partie

Les balançoires dans le jardin

La glycine devant la chambre des parents

Le gazon jauni quand il ne pleut pas assez

Les bombes à eau dans le jardin

Les matchs de tennis qu'on regardait depuis la terrasse l'été

Les parties de badminton dans le jardin

Les attaques de hannetons dans le jardin, à la tombée de la nuit

Les racks d'agneau à la moutarde de papa au barbecue

*Les Monopoly avec Gil, et les bagarres pour avoir Lausanne St-François et Zürich Paradelplatz
Les Ligretto et les Jass avec les Mottis
Les soirées avec les copains quand les parents sont pas là
Les restes pour le souper du vendredi
Les plateaux-télé quand il y a un bon film à voir
Une maison vivante. Une maison que j'habitais. Une maison que j'aimais. Une maison que je
n'habiterai plus, mais qui fera toujours partie de moi.*



Deux. Tout comme Louise Bourgeois, je suis fascinée par la maison d'enfance. Chez elle, plus qu'une fascination : une obsession, une hantise, qu'elle a développée dans son travail d'artiste.

*Si vous ne pouvez vous résoudre à abandonner le passé, alors vous devez le recréer. C'est ce que j'ai toujours fait.*²

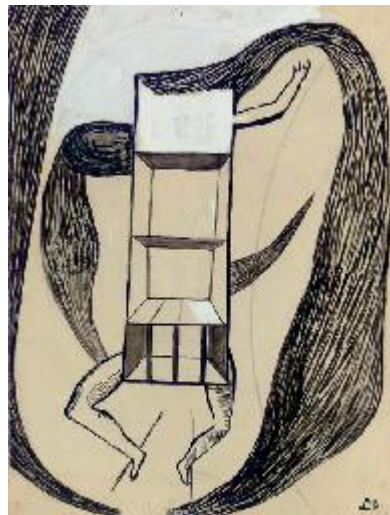
Dans son travail, elle détruit, elle reconstruit, elle revit, un temps révolu qu'elle reproduit au présent. Elle va puiser dans ses souvenirs : la maison dans laquelle elle a grandi, ses rapports familiaux, l'école, bref, son enfance. Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai envie de faire moi, car parler de mon histoire sur le plateau ne m'intéresse pas beaucoup. En revanche, la thématique de la maison d'enfance, du souvenir, de la rêverie, c'est ça que je souhaite développer dans mon solo. C'est drôle, car à chaque fois que je regarde le travail de Louise Bourgeois, je me retrouve inévitablement pétrifiée à la vue de certains de ses travaux. Son œuvre *Spider*, me tétanise. Elle était émerveillée par l'araignée, qu'elle aimait, qu'elle considérait comme une protectrice, alors que moi, j'en ai la phobie. Elle me rappelle immédiatement ma chambre à Attalens, dans laquelle il y avait toujours des énormes araignées. J'en faisais des cauchemars ! Aujourd'hui encore. Pour Louise, ses araignées géantes sont un hommage à sa mère. Mais ce qui m'intéresse chez cette femme, cette artiste fascinante et touchante, c'est la manière dont elle s'est emparée de sa maison comme d'une source d'inspiration, cet espace aussi joyeux que triste, mais fondateur de la femme et de l'artiste qu'elle était. Par exemple, dans sa sculpture *Cell (Choisy)*, elle installe une guillotine au-dessus de sa maison, lorsqu'elle apprend la disparition de celle-ci, signifiant sa destruction. De même, dans ses dessins et peintures des *Femme Maison*, elle questionne la mémoire familiale et le fait que nos souvenirs se retrouvent inévitablement logés quelque part dans notre corps.

² Mâkhi Xenakis, *Louise Bourgeois- L'aveugle guidant l'aveugle*, Arles-Paris, Actes Sud/ Galerie Lelong, 1998 (p.6)

*Le passé est guillotiné par le présent. Quand on constate que le passé disparaît, cela crée un certain choc, une certaine peine.*³



Cell (Choisy), marbre, métal et verre, Louise Bourgeois, 1992-1993



Femme Maison, encre et gouache sur papier, Louise Bourgeois, 1947

³ Mâkhi Xenakis, *Louise Bourgeois- L'aveugle guidant l'aveugle*, Arles-Paris, Actes Sud/ Galerie Lelong, 1998 (p.12)

Trois. Quand ce lieu qui nous a vus, enfants, devenir adultes, qui a été notre refuge, ce lieu de disputes et d'amour, de jeux, de cris, de rires, de rêverie, n'est plus nôtre. Quand cet espace-temps, qui a peut-être vu le jour avec notre famille, mais qui en verra sûrement bien d'autres après nous, continue sa vie, sans ses habitants d'origine. Quand chacun s'en est allé ailleurs. Où se retrouver tous, et tous se sentir à *la maison* ? Une fois, on se voit chez l'un, puis chez l'autre. Mais ce n'est plus ce même endroit, qui a abrité nos souvenirs, qui nous a fait *Un*. Aujourd'hui, nous avons un *chez-moi*, mais où est passé notre *chez-nous* ? Ce *chez-moi* qui deviendra *chez-nous* pour notre nouvelle famille, mais qui n'est plus celui de nos parents, ou de nos frères et sœurs. Ce sentiment d'appartenir à un lieu, comme une racine ancrée profondément dans la terre. Un petit nid où l'on pourra toujours se réfugier, pour autant que les circonstances le permettent. Je suis toujours émue, quand je me retrouve à dîner chez des proches et que toute la famille est réunie. Chacun est à sa place, heureux ou non, mais chez soi.

C'est quand cet abri a disparu, ou qu'il n'est plus complètement nôtre, que nos souvenirs sont si précieux. Une source dans laquelle on peut aller puiser quelques images du passé.

Et vous ? Avez-vous un *chez-nous* ? En avez-vous eu un ? Qu'en est-il aujourd'hui ?

La notion d'*habiter* est essentielle pour l'homme, au sens large du terme. Tant d'un point de vue humain et constructeur que social. On le ressent bien dans *Journal d'un SDF*, de Marc Augé⁴. L'homme sans adresse n'est rien aux yeux de la société. Pourtant, quel que soit l'endroit où l'on grandit, on devient homme, inévitablement. Bachelard nous parle de la maison comme d'une bâtisse architecturale, mêlant protection et rêverie.⁵ Structure physiquement présente, permettant le déploiement du songe. Je dirais qu'en plus du songe, elle peut être aussi source de cauchemar. La maison d'enfance, le souvenir, lieu onirique de notre passé. L'homme est à la recherche de la norme. Il a besoin de se sentir intégré dans la société. D'où cette peur de la rue, de la perte du domicile, d'être *en marge*. Il tend vers un idéal qui est de se créer un *chez-soi*. Puis si la vie suit son cours comme elle le devrait, ce *chez-soi* devient *chez-nous*. On se crée un cocon, qui peut être à la fois façade ou miroir de notre personne. Un cocon pour abriter, cacher, rêver et grandir.

Afin de développer la question d'un point de vue pratique, j'ai eu envie de me lancer dans une quête de témoignages. Des personnes de sexe, d'âge et de nationalité différente. Mais qui interroger ? J'ai repensé à un spectacle qui m'a marquée : *Théâtre et témoignages: comment porter la parole des gens sur scène ?*, de Jean-Baptiste Roybon et Véronique Doleyres, anciens étudiants de la Manufacture, promotion E. Leur travail consistait à faire des recherches et récolter des témoignages à propos de la Manufacture quand elle était encore une usine de pierres précieuses. Les liens qu'ils y avaient faits, entre la vie passée de ce lieu, de ces gens, et la vie actuelle de l'école et de leur parcours de comédien au sein de cet établissement, m'avaient fortement touchée. A mes côtés se trouvaient deux vieux messieurs ayant témoigné. Parfois, ils se chuchotaient à l'oreille : « Oh oui, tu te souviens ! ». C'était trop beau. Un moment magique qui concernait les gens dans la salle, même ceux qui n'avaient aucun lien avec le lieu. Cette démarche m'a fait écho au travail de la compagnie italienne Motus, dirigée par Enrico Casagrande et Daniela Nicolò, avec qui nous avons travaillé en deuxième année. Une partie de leur travail est de s'intégrer dans un lieu, et de faire du théâtre une parole commune à une société. C'est alors que la réponse m'est apparue : ce sont mes voisins que je

⁴ Marc AUGÉ, *Journal d'un SDF, ethno fiction*, Paris, Seuil, 2011

⁵ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, édition numérisée réalisée à partir de l'édition Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961

vais interroger. Cinq étages de cinq appartements, moins le mien : 24 témoignages à récolter, pour autant qu'il y ait des participants. Au final, il y en aura une dizaine, ce qui fait déjà beaucoup de matière. Ce que j'aimerais essayer de faire, c'est un théâtre vivant, où on est heureux d'être sur scène, et de jouer. JOUER ! Comme le dit si bien Peter Brook : *Jouer sur une scène demande un gros effort. Mais quand le travail est vécu comme un jeu, alors ce n'est plus du travail. Jouer est un jeu.*⁶ Un théâtre qui te donne envie d'être sur le plateau avec les acteurs, un théâtre qui te raconte une histoire, qui te fait voyager, rire ou pleurer, un théâtre qui se bat pour vivre et qui se positionne. C'est peut-être ça, mon théâtre. Le théâtre de l'être humain. C'est donc sur ces pistes-là que j'ai voulu tenter de m'aventurer. Farfouiller dans les méandres de la mémoire de mes voisins, pour en tirer un univers collectif, dans lequel chacun pourrait y trouver son petit bout de gras, comme on dit !

⁶ Peter BROOK, *L'espace vide- écrits sur le théâtre*, Paris, Seuil, 1977 (p.184)

Quatre. Lors de la préparation de mes rencontres *voisinales*, j'ai écrit une lettre à chacun des habitants de mon immeuble, leur expliquant le pourquoi du comment. Trois m'ont répondu de leur propre chef. Quelle joie j'ai éprouvée en recevant mon premier *Oui* ! . Les entretiens se sont déroulés de la manière suivante : on convenait d'une date et d'une heure, puis, à la demande de chacun, je les recevais dans mon appartement (sauf une). Moi qui me réjouissais de pénétrer leur intimité, c'était raté. Mais il fallait regarder les choses en face, entrer dans leur passé allait déjà être quelque chose d'énorme ; je pouvais bien leur laisser un petit aperçu de mon *chez-moi*. Lors de l'entretien, ils ont tous (sauf une) choisi le canapé, à défaut du petit fauteuil vert pomme. Aucun (sauf une) n'a désiré boire quelque chose. Ils étaient là, prêts à partager. Mais il fallait me rendre à l'évidence, récolter des informations aussi personnelles de gens que je ne connais pas, ou peu, n'était pas chose assurée. Je ne pouvais pas me permettre de rentrer dans le vif du sujet. Il fallait être un peu subtile, prendre le temps d'expliquer mon projet, les laisser poser des questions, les rassurer sur leur anonymat, puis commencer les échanges par des questions très générales. Finalement, ils ont tous fini par me raconter des souvenirs très personnels, qu'ils n'auraient pas imaginé me confier en arrivant. La rencontre pouvait varier de vingt minutes à une heure passée. Je ne sais pas si je me serais lancée dans l'aventure, si je n'avais pas lu *pointligneplan* de Valérie Mréjen⁷, car c'est aussi dans cet ouvrage que j'ai pris conscience de la force que pouvaient avoir de simples témoignages. Mes questions étaient très simples : Où avez-vous grandi ? Quelle était votre pièce préférée ? Vous rappelez-vous d'une odeur en particulier ? Quel souvenir gardez-vous de votre maison ? Pouvez-vous m'en raconter une anecdote ? Y retournez-vous ? Si non, le souhaiteriez-vous ? Pouvez-vous penser à une musique qui vous rappelle votre maison ? C'était mon canevas de base, puis en fonction de la discussion, je variais. Parfois, je n'avais même pas besoin de poser de questions.

« Ça y est, mon premier rendez-vous a eu lieu. Aujourd'hui, je reçois chez moi R. et T., tous deux frère et sœur. Installés face à moi, je suis pleine de trac, comme avant de monter sur scène. Le cœur qui bat, les mains tremblotantes. Je perds mes mots, je ne sais plus très bien par où commencer. Je me retrouve soudain confrontée à la question de la confiance. Comment fouiller dans le passé, dans l'intimité de gens que je ne connais pas ? Cette question, je n'ai pas besoin de me la poser longtemps. Peut-être grâce à leur chaleur portugaise, R. se lance immédiatement dans des récits en tous genres. Sa sœur, plus discrète, intervient parfois en portugais, que R. me traduit ensuite. Ils sont complices et heureux de partager ces souvenirs avec moi. Chez eux, c'est la campagne du nord, à Poiares Peso da Régua. C'est un petit village aux relations étranges entre voisins. On y cultive principalement les vignes, les pommes-de-terre, les poules et les lapins. Leur maison d'enfance, c'était surtout celle de leurs grands-parents, et la garderie. Chez eux, ils n'y étaient pas souvent. Pour l'une, c'est souvenir de liberté, de joie, de chansons et de danses. Pour l'autre, c'est la punition d'être cloîtré dans la chambre de son oncle, qui sent le tabac, l'alcool et la transpiration, ou alors, les mauvais traitements à la garderie. Ce qu'ils partagent en commun, c'est leur amour pour le grand jardin de leurs avòs (grands-parents), les fous-rires en écoutant la musique traditionnelle de chez eux (« Des vieux qui font de l'accordéon ! »), les récoltes de raisin et pommes-de-terre. Finalement, je ne pose même plus de questions ! La machine est lancée, ils ne s'arrêtent plus de

⁷ Valérie MRÉJEN, *pointligneplan*, Paris, Léo Scheer, 2005

parler. Pour eux, ces maisons et ce qu'ils y ont vécu, c'est encore en eux aujourd'hui. Ils l'avaient oublié pour un temps, mais il suffisait juste de gratter un peu la poussière de leur mémoire. R. me dit : « Si je n'avais pas vécu cet enfer à la garderie, je ne serais pas l'homme que je suis. » C'est un beau moment que nous partageons tous ensemble. On rit, on s'exclame, on partage. Une chose est sûre, selon eux, il n'y a rien de tel que la campagne ! »

C'est une sacrée expérience que j'ai pu partager avec mes voisins ! On ne se connaît pas, ou alors juste par un ou deux échanges dans l'ascenseur, et soudain, ils se retrouvent chez moi, casés dans le canapé, prêts à partager leurs souvenirs avec moi. Ils se confient, j'écoute, je prends note, et à la fin de notre rencontre, je suis ravie. Eux repartent, heureux également, mais sans rien savoir à mon sujet, mis à part ce qu'ils ont pu observer dans mon appartement. C'est une sensation étrange que de recevoir sans donner. Une chose est sûre, ces échanges sont précieux pour moi. Autant d'un point de vue pratique qu'humain. Grâce à eux, ce n'est plus *mon* histoire, car elle devient *une* histoire.

Quelques souvenirs de mes voisins :

Au jour d'aujourd'hui, je n'ai pas pu rencontrer toutes les personnes désirées. Il s'agit ici d'un petit aperçu des souvenirs que j'ai récoltés. J'ai souhaité les laisser tels quels : sans âge, sans origine, sans nom. Ils sont dénués de toute appartenance, et mélangés les uns aux autres. Cette démarche est pour moi importante, car je ne souhaite pas que l'on se fasse une idée de ces souvenirs en fonction de la description de la personne. Je rejoins là-dessus la pensée de Bachelard, qui dit qu'il ne faut pas trop en dire pour laisser place à l'imaginaire :

À quoi servirait-il, par exemple, de donner le plan de la chambre qui fut vraiment ma chambre, de décrire la petite chambre au fond d'un grenier, de dire que de la fenêtre, à travers l'échancrure des toits, on voyait la colline. Moi seul, dans mes souvenirs d'un autre siècle, peux ouvrir le placard profond qui garde encore, pour moi seul, l'odeur unique, l'odeur des raisins qui sèchent sur la claie. L'odeur du raisin ! Odeur limite, il faut beaucoup imaginer pour la sentir. Mais j'en ai déjà trop dit. Si je disais davantage, le lecteur n'ouvrirait pas, dans sa chambre retrouvée, l'armoire unique, l'armoire à l'odeur unique, qui signe une intimité.⁸

Voici donc, quelques instants passés, instants revisités :

« Les seuls souvenirs que j'ai c'est très vague mais c'est mes parents qui m'racontaient ... c'était quand j'étais petit ils étaient en train de planter des pommes-de-terre pis moi j'étais tout seul du coup je suis allé dans la, à la cave où ils gardent le vin dans des des cuves pis à ce qu'il paraît moi j'arrive j'ouvre le le robinet je commence à boire pis y a mon grand-père qui vient et il voit le le vin qui sort et il dit « non mais c'est c'est quoi ce truc » il me racontait que j'étais couché en-dessous du robinet en disant *non j'en peux plus non je peux plus non* ouais voilà c'est la première fois que je buvais du vin. »

« La cave qui a une odeur trop bizarre de... de cave. »

⁸ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, édition numérisée réalisée à partir de l'édition Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961 (p.41)

« L'enfance, c'est des belles histoires qui restent pour toujours. »

« Les cuillères, les couteaux et les bols de ma grand-mère pour jouer dans le jardin avec la terre, l'herbe et l'eau. »

« L'été, on reste à côté de la porte de la maison avec mes copines, jusqu'à trois heures du matin. »

« Me rouler dans les bacs remplis de pommes-de-terre et me faire courir après par les grands-mères. »

« La musique, tout le temps la musique. Ça enlève le stress, ça rend heureux et on danse. »

« La voisine du bas qui crie en espagnol. »

« Le canapé du salon qui était plus grand que mon lit. »

« L'angoisse de la campagne, le besoin de bruit, de voir du monde. »

« Ma maison, c'est l'espace, l'entourage, la famille : c'est la liberté. »

« Ça parle fort ! »

« Pendant les vacances, on prépare le manger le soir, et on part à six heures du matin à la piscine municipale. On prépare même les frites. On est content. »

« La place de jeu devant l'immeuble et ma mère qui gueule par la fenêtre pour que je vienne manger. »

« Vingt-six déménagements, je trimballais ma maison dans ma valise, un peu comme un escargot. »

« Me créer mon petit monde dans ma chambre. »

« M'habiller avec les habits de ma maman et utiliser son maquillage. »

« Les gens ne frappent pas à la porte. Ils entrent. »

« En face de la glace, je danse. Et je suis contente. »

« Des plantes et des poissons. »

« Lundi, mardi, mercredi chez ma mère ; jeudi, vendredi chez mon père. Les week-ends c'était une fois chez l'un, une fois chez l'autre. Ce que j'avais toujours sur moi, c'était les fringues. »

« La pizza maison les dimanches soirs, et les midis sandwiches pour tout le monde. »

« Beaucoup d'interdits : avoir un copain, boire des verres, coucher avec un homme. Interdit. Mon adolescence je la vis après mon accouchement. »

« Les énormes gâteaux d'anniversaire de ma grand-mère. Il y en avait toujours trop ! »

« Mon petit carton avec mes jouets. »

« Ecouter les conversations téléphoniques avec le deuxième téléphone. »

« On est quatre filles. On dort chacune à côté de chacune. Comme les poissons : les sardines. Mais on est très heureuses. »

« Le jour où j'ai cassé le petit Jésus de la crèche. »

« Mon voisin qui nous faisait peur la nuit, derrière la fenêtre avec une fourche. »

« L'odeur des plantes, ou le thé. Quand je sens l'odeur du thé, j'ai l'impression d'être chez moi. »

« Il y a deux périodes dans cette maison : celle où nous étions une famille, puis celle où mes parents ont divorcé. »

Etrangement, ces souvenirs m'ont permis de guider mon mémoire dans certaines directions inattendues, comme par exemple le thème de l'enfant qui joue dans sa chambre, lorsqu'il n'a pas conscience d'être vu. Pour mon solo, je compte utiliser cette matière pour y raconter la redécouverte de mon personnage dans sa maison d'enfance. Il y aurait le *je* d'aujourd'hui, puis, comme une piqûre de rappel, le *je* du passé. Soit comme souvenir, soit comme flashback. Les souvenirs de mes voisins seraient ainsi condensés dans le passé d'un seul personnage que j'interpréterai. Plusieurs vies en une seule.

Cinq. Comme le dit Marc Augé dans *les formes de l'oubli*⁹, l'oubli est un accès à la mémoire. Il faut pouvoir oublier pour avancer, et c'est bien parce qu'on a oublié qu'on se souvient. Le cerveau est étrangement fait ; il emmagasine toute une vie, en enterre bien profondément une partie, puis parfois, tel un électrochoc, il fait ressurgir quelques instants passés. Car c'est bien sûr à la mémoire à long-terme que je m'intéresse : celle qui se constitue de souvenirs accumulés tout au long d'une vie. Le souvenir, ce n'est pas toujours une image mouvante. Il peut être une image fixe, une émotion, une sensation, un son. Nos sens sont essentiels et premiers à la capture d'un souvenir. – *Le mot « capture » : notre cerveau capture un instant, tel un polaroid. On le stocke avec nos autres photos, ou alors on le classe. Il est alors plus facile à retrouver, que stagnant dans une montagne d'images.* - Le souvenir, c'est un instant figé, qui a été, mais qui n'est plus. C'est un peu comme l'image d'une photo, selon Roland Barthes. Ce qu'on voit sur la photo, dans mon cas dans nos souvenirs, par le simple fait d'être figé, ou en mémoire, certifie du passé. *Ça-a-été*¹⁰. On le voit ou on s'en souvient, donc déjà il n'est plus. Parfois, il suffit d'une odeur, d'une musique, d'une saveur ou d'un lieu pour que réapparaissent une multitude d'images que nous avons oubliées ; qui étaient bien là, en nous, mais cachées au fin fond des méandres de notre cortex. Proust nous le rappelle bien, lorsqu'il raconte les sensations qu'il éprouva en croquant dans sa fameuse madeleine imbibée de thé¹¹. Une morce de ce petit gâteau, et c'est tout un passé qui ressurgit ! En effet, il s'agit là de connexions neuronales. Plus il y a de connexions, plus le souvenir est net, précis. Mais qu'est-ce que le souvenir ? Selon Littré, le souvenir est une *impression* : l'impression qui *demeure en la mémoire*.¹² Quant à l'impression, c'est *l'effet que les objets extérieurs font sur les organes des sens*. Il devient donc naturel qu'un petit bout de madeleine soit source d'instant aussi forts que ceux que Proust a revécus. Cependant, Marc Augé le dit bien, ils ne sont rien d'autre que des *astres morts*¹³ : nous les voyons, nous les examinons, mais pourtant, ils ne sont plus.

Ce qui me touche chez Proust, particulièrement dans *Du côté de chez Swann*, c'est sa manière de raconter son enfance, cadrée de petits rituels. J'aime ce qu'il perçoit des gens. Et en lisant ses mots, je ressens toute la douleur qu'il pouvait éprouver lorsque sa mère ne venait pas lui dire bonne nuit.¹⁴ Quel déchirement c'était pour lui, pour cet enfant qui ne souhaitait qu'une caresse maternelle afin de s'endormir paisiblement. Car la maison d'enfance, c'est aussi ça : l'amour qu'on a reçu ou dont on a été privé. Le lieu où tout prend naissance, où *s'impriment des marques indélébiles*.¹⁵ Qu'il s'agisse des odeurs de la cuisine, des bruits de la maison, des espaces où l'on s'est réfugié, où l'on a pleuré, où l'on a été puni, où l'on a fait des bêtises, où l'on a aimé, où l'on a haï. Un repère de sensations, un stock de petites pierres qui seront le fondement de notre propre personne.

*Nous ne sommes jamais de vrais historiens, nous sommes toujours un peu poètes
et notre émotion ne traduit peut-être que de la poésie perdue.*¹⁶

⁹ Marc AUGÉ, *les formes de l'oubli*, Paris, Payot et Rivages, 1984 (p.1)

¹⁰ Roland BARTHES, *La chambre claire, Note sur la photographie*, Paris, Editions de l'Etoile, Gallimard, Le Seuil, 1980 (p.120)

¹¹ Marcel PROUST, *A la recherche du temps perdu*, édition numérisée réalisée à partir de l'édition Gallimard, Paris, 1946-47 (p.95-101)

¹² Marc AUGÉ, *op. cit.* (p.23)

¹³ *Ibid.* (p.27)

¹⁴ Marcel PROUST, *op. cit.* (p.28, 49-50)

¹⁵ Louise BOURGEOIS, *Moi, Eugénie Grandet*, précédé d'un essai de Jean Frémon, Paris, Gallimard, 2010 (p.18)

¹⁶ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, édition numérisée réalisée à partir de l'édition Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961 (p.34)

*L'enfant qui ne joue pas n'est pas un enfant, mais l'homme qui ne joue pas a perdu à jamais l'enfant qui vivait en lui et qui lui manquera beaucoup.*¹⁷

Six. La maison d'enfance, et plus particulièrement la chambre de l'enfant, l'endroit où tout se passe, où le réel fait place à l'imaginaire. Une fois l'enfant dans sa chambre, tout devient possible. C'est ce que me raconte ma voisine E., qui se rêvait grande chanteuse, une vraie star. Et elle le devenait ! Il lui suffisait de décorer de vieux ballons d'anniversaire d'un sourire et d'une paire d'yeux, de les installer devant son tapis faisant office de scène, une brosse à cheveux dans la main, et c'est une foule en délire qui l'écoutait chanter, ou plutôt, hurler, me confie-t-elle. « Ma mère devenait folle ! Mais moi j'étais heureuse. » Lorsqu'on est dans sa chambre, c'est tout un univers qu'on peut se construire. Un univers, un imaginaire, un enfant qui se construit et qui grandit. Lorsque les années passent, ce n'est pas dans notre chambre d'adulte que nous allons nous déguiser en pirate et dézinguer nos peluches, ennemies du capitaine Crochet. Mais en se rappelant notre chambre d'enfant, où en y retournant, c'est un torrent d'histoires qui réapparaît. Dans *Penser/Classer, Trois chambres retrouvées*, Perec revisite ses chambres d'enfant¹⁸. Il s'en rappelle, les décrit avec autant de précision que possible, avec ses certitudes et ses doutes. Il y raconte entre autre un souvenir dans lequel il se sentait tel un vrai cycliste, simplement parce qu'il avait beaucoup pratiqué pendant l'été. Il se prenait, écrit-il, pour Louison Bobet, grand cycliste français des années cinquante.¹⁹ Quand on est enfant, on est soudain pris d'élans rêveurs, on croit encore que tout est possible, et d'ailleurs dans notre chambre, tout le devient : on peut voler, chercher un trésor, être une princesse. Bachelard en parle comme étant un lieu de refuge, en quelque sorte notre berceau, puisqu'après le ventre de notre mère, la maison ou la chambre, est le lieu d'accueil et de protection de l'enfant.²⁰ En tout cas, c'est ainsi qu'il devrait l'être : lieu de rêverie et de réconfort. Je me souviens de ma grand-mère, Gomimi comme on l'appelait. Un jour, probablement pour aller jusqu'au bout de sa vie en paix, elle a perdu sa mémoire du présent pour ne vivre que dans ses souvenirs d'enfance. Je me souviens de son visage apaisé et heureux, comme un petit enfant qui vit des choses extraordinaires. Pourtant, elle était âgée, clouée dans son lit d'hôpital, rongée par l'arthrose. Le cerveau fait quelques fois des merveilles pour préserver l'être humain de la réalité. Souvenirs perdus, puis retrouvés ; simplement enfouis, attendant qu'on vienne les rechercher.

*La mémoire ne nous servirait à rien si elle fût rigoureusement fidèle.*²¹

¹⁷ Pablo NERUDA, *J'avoue que j'ai vécu*, Paris, Gallimard, 1975

¹⁸ Georges PEREC, *Penser/classer, trois chambres retrouvées*, Paris, Hachette, 1985

¹⁹ *Ibid.* (p.28)

²⁰ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, édition numérisée réalisée à partir de l'édition Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961 (p.34-35)

²¹ Paul VALERY, *Cahiers*, Paris, Gallimard, réédition 2009

Sept. La maison a quelque chose de fascinant. Tant de portes à ouvrir, de pièces à découvrir. Une fois qu'on y a habité, on y laisse une trace peut-être invisible, mais à jamais présente. Tel un fantôme qui garderait le lieu, rappelant notre passage. Elle est une étape marquante dans notre vie, qu'on le veuille ou non. Elle participe à la construction de notre identité. Soit par adhésion, soit par rejet. On y laisse nos secrets les plus intimes. C'est souvent entre ses murs que nous laissons place à notre personne telle qu'elle est, sans artifice. Dans notre chambre, plus besoin de faire semblant, de faire bonne figure pour la société. A la maison, on est nous-même, et c'est bon. Parfois, on croit bien connaître quelqu'un, puis on va chez ce même quelqu'un, on pénètre son intimité- par le seul fait de franchir son seuil- et on se rend compte que finalement, il y avait encore tant de choses qu'on ignorait. Car la maison, en plus d'être lieu de souvenir, est aussi lieu de portrait :

*La perception de la maison comme corps s'effectue à deux niveaux. La maison est un corps en soi, elle est sa propre personnalité, son apparence, ses ouvertures, son intimité. Et c'est parce qu'elle est un corps qu'elle peut être assimilée au corps de celui ou de celle qui l'occupe, soit du point de vue de l'occupant lui-même [...] soit du point de vue d'un témoin extérieur.*²²

Ainsi, Balzac l'écrit dans ses romans, la maison est le reflet identitaire des gens qui l'y habitent. Jean Frémon le dit très bien, dans son essai *Mystères d'une identification* sur Louise Bourgeois *Moi, Eugénie Grandet* :

*De la maison de Saumur, sans soleil, sans chaleur, ombragée, mélancolique, Balzac ne dit-il pas, à la fin du roman, qu'elle est à l'image de la vie d'Eugénie ?*²³

Louise Bourgeois s'était d'ailleurs complètement reconnue dans le personnage d'Eugénie Grandet. Ce livre et son auteur auront donc une grande importance dans la vie de cette dernière. La maison identitaire, Balzac l'a beaucoup traitée dans ses romans, qu'il s'agisse de *La cousine Bette*, de *Pierrette*, ou encore du *Père Goriot*. Aussi, voilà un petit extrait de ce dernier, dans lequel il fait la description de Mme Vauquer :

Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet, ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation, et dont Mme Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écoeurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseurs à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce

²² Marc AUGÉ, *Domaines et châteaux*, Paris, Seuil, 1989 (p.149)

²³ Louise BOURGEOIS, *Moi, Eugénie Grandet*, précédé d'un essai de Jean Frémon, Paris, Gallimard, 2010 (p.17)

*la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet.*²⁴

²⁴ Honoré de BALZAC, *Le Père Goriot*, Paris, Editions Albin Michel, 1952 (p.14-15)

Huit. La maison, espace architectural, formes géométriques, cadre. Un cadre pour grandir et développer sa liberté ! C'est comme au théâtre ! Lorsqu'on nous dit : « Joue ! » et c'est tout, c'est difficile de donner le meilleur de soi, d'acquérir la finesse et la liberté de jeu. C'est par les contraintes que l'on arrive à déployer pleinement notre jeu. Il faut bien sûr un petit temps d'adaptation, de digestion de la chose, mais au final, ce n'est que bénéfique. C'est parce qu'on nous a donné des limites, que l'on peut les respecter ou les exploser. La maison, c'est pareil. C'est un cadre qui t'aide à grandir, mais qui te permet d'en partir aussi. Par contre, je ne suis pas aussi radicale que Bachelard dans ma pensée. Pour lui, la maison en tant que telle, avec sa cave et son grenier, est nécessaire à l'épanouissement et au développement.²⁵ Je pense que toute forme d'habitat permet l'épanouissement. Le chemin emprunté sera différent, certes, mais tout aussi formateur. D'ailleurs, ce qui m'intéresse, ce n'est pas de savoir si l'on a grandi dans une maison, une tente ou un trottoir, mais plutôt, quels sont les souvenirs qu'on en a gardés. J'emploie le terme *maison*, mais qu'il s'agisse d'un appartement ou d'une hutte, c'est un abri et c'est là qu'on y a grandi. Prenons l'exemple des nomades, dont le mode de vie s'apparente un peu à celui du théâtre. Eux-mêmes ne vivent pas dans une maison à proprement parler, mais plutôt dans une maison mobile. Ils se créent un cadre dans lequel ils vont vivre, puis déplacer cette maison. Le cadre est le même, c'est l'espace qui change. Au théâtre, nous faisons la même chose. Nous créons une pièce dans un espace, puis, pour autant que l'occasion se présente, nous déplaçons notre spectacle dans un autre théâtre. Nous nous créons nous aussi notre petite maison mobile. C'est aussi ce que j'essaie de faire (oublions l'aspect mobile !), en mêlant les souvenirs de la maison d'enfance à la littérature : je crée une nouvelle maison. Je m'inspire, j'utilise, je mêle et démêle les histoires.

Frida Khalo et sa *Casa Azul* par exemple, ça c'est une histoire magnifique ! Cette femme et sa vie sont un peu à l'image de sa maison, dans laquelle elle a passé d'inlassables journées, clouée au lit. D'abord maison familiale, grouillant de plantes, de pièces, autant d'espaces qu'il y en avait dans l'imaginaire de l'artiste. Puis une fois avoir quitté ce lieu, elle y revient avec son mari. Là, c'est une nouvelle page qui se tourne, la maison sera donc transformée. C'est à ce moment-là qu'elle devient la *Casa Azul*. Pleine de vie, d'animaux, de plantes, de peintures, de décorations. Autant de vie que Frida essayait tant bien que mal de donner. Une façade multicolore aux allures gaies, c'est un peu ce que l'on voyait chez Frida au prime abord. Cette volonté d'être heureuse, de se donner une image flamboyante, pleine de couleurs, quant au fond, ce n'est que grisaille et douleur. Hantée par la maladie et l'impossibilité de donner naissance, Frida se crée un univers joyeux. Mais ne serait-ce que de la poudre aux yeux ?

²⁵ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, édition numérisée réalisée à partir de l'édition Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961 (p.34-35)

Neuf. Un soir, pendant l'écriture de ce mémoire, j'ai soudain réalisé quelque chose : il faut que je m'empare des mots de Tchekhov. Au départ je ne pensais pas utiliser un texte déjà existant. Mais il arrive un moment où il faut se laisser conduire par le travail de mémoire, par la direction qu'il prend, et l'accepter. Quand le travail te guide, et qu'il te surprend, c'est un moment à savourer. Je l'écris de manière un peu brutale, sans transition, mais c'est comme ça qu'il m'est apparu. Un soir, il était là, sous mon nez et je n'ai pas pu y résister. J'ai d'abord lu, puis relu, et finalement, c'était une évidence. Tchekhov, c'est là tout mon sujet de mémoire ; le thème de la maison et du souvenir sont tellement présents chez lui. Qu'il s'agisse des trois sœurs qui rêvent de retourner à Moscou, à leur maison d'enfance, ou de Lioubov qui y retourne après plusieurs années d'absence, Platonov ou encore l'oncle Vania. Dans ces pièces, on rêve, on revisite notre passé ou on s'accroche à lui. C'est un lien très fort qui existe, une vitalité. Je me suis décidée à traiter une pièce en particulier, et d'en tirer un monologue: « *La Cerisaie* »²⁶, œuvre majeure de Tchekhov. Par le personnage de Lioubov, mais aussi de Gaev, Ania et Trofimov, je pourrai revivre ce souvenir de la maison d'enfance. D'un point de vue plus technique, j'utiliserai ce texte comme la trame principale de mon solo, celui de mon personnage du *je* aujourd'hui, qui revisite son passé, ici, les souvenirs de mes voisins. Comme si c'était la même personne qui revivait ces expériences, à travers la mémoire de chacun. La maison, c'est un lieu propice au retour dans le temps, car tout y est resté intact et inchangé, elle est simplement recouverte de poussière, comme la mémoire des habitants qui l'ont quittée. Il s'agira de redécouvrir ce lieu, ses sensations, ses odeurs, ses souvenirs. Je me devrai d'être très précise- pour que le spectateur qui n'a pas connaissance de mon mémoire- puisse se repérer. Pour chaque bulle de souvenir ou de rêverie passée, il faudra qu'il y ait un déclencheur : un objet, une musique, une odeur. Quel effet cela provoque-t-il ? Ouvrir une porte et y redécouvrir un passé. *Traverser les ruines*, comme dirait Nicolas Maury, de cet endroit où l'on a vécu, grandit. Puis lui dire Adieu pour de bon. C'est une sorte de deuil. Quelque chose se dépose, et finalement, on est prêt, on peut lui dire au revoir.

*O mon enfance ! O ma pureté ! C'est dans cette chambre que je dormais, d'ici que je regardais le jardin, le bonheur se réveillait avec moi tous les matins, et le jardin était alors exactement pareil, rien n'a changé... Blanc, tout blanc. O mon jardin ! Te voilà jeune à nouveau, plein de bonheur, les anges célestes ne t'ont pas abandonné... Oh ! Arracher cette lourde pierre de ma poitrine, de mes épaules, oublier mon passé !*²⁷

Par ce texte, qui est un adieu à la maison d'enfance, je me permets aussi de dire adieu à l'Ecole. Ce lieu qui a été un peu ma maison pendant ces trois années de scolarité. Trois belles années, intenses, folles, inoubliables. On y a passé probablement plus de temps que dans notre propre maison. On y a rencontré plein de monde, on s'est créé une petite famille, avec ses amours et ses peines, ses engueulades, ses rires, et ses moments où on se serre les coudes, ensemble, unis. En lui disant Adieu, c'est un peu comme une petite mort. A l'instant où elle nous cueille, nous voyons notre vie défiler devant nos yeux. En quittant ce lieu, c'est les souvenirs de cet endroit qui ressurgissent, avant d'être à nouveau oubliés. Il y avait une fois, une maison. Une étape de la vie dont on s'éloigne parfois, au fil de notre évolution. Un jour, une maison, une famille, puis une autre. A la fin du mois de mars, c'est vers cet autre que je tendrai. Entre un passé révolu et un avenir riche de découvertes !

²⁶ Anton TCHEKHOV, *Théâtre Complet II*, Paris, folio classique Editions Gallimard, 1993

²⁷ *Ibid.* (p.291-92), Lioubov, acte I

*Adieu, maison ! Adieu, la vieille vie ! Bonjour, la nouvelle vie !*²⁸

Revisiter sa maison, les fantômes de son passé. Nous sommes partis, et pourtant, quelque chose de nous est encore là. La frontière entre souvenirs, rêveries, songes et fantômes. Où est le vrai ? Où est l'imaginaire ? Le passé ? C'est un peu comme un texte qu'on rappelle à la vie sur le plateau. Ces personnages inexistantes, tant qu'ils ne sont pas lus ou joués. Enfermés dans leur livre, ils ne sont qu'une empreinte. Empreinte ou souvenir ? Qu'est-ce que le souvenir au théâtre ? Le souvenir d'un texte que l'on a appris ? Une partition physique dans l'espace que nous avons inventée ? Des moments fondateurs à la création du spectacle ? Ou encore de vrais souvenirs qui sont en résonnance avec la pièce ? Dans notre métier, parfois inconsciemment, nous sommes sans arrêt en train de mêler la vie à la littérature. Un entrelacs de fiction et de réalité. Car finalement, si on fait du théâtre, c'est pour mettre en évidence les grands sentiments de la vie, ses questionnements, ses luttes, ses espoirs et ses rêves. Sans ses souvenirs, l'être humain est voué à rester sur place, à ne pas avancer. Les souvenirs, c'est ce qui nous construit, ce qui nous unit. Lorsqu'ils s'envolent, l'homme perd ses repères, il s'égaré. C'est pour ça que le théâtre a existé : pour se raconter des histoires, se créer une mémoire collective, et transmettre à autrui ses souvenirs.

Aujourd'hui, c'est ce que j'essaie de faire. Lorsqu'on nous a parlé du mémoire/solo, on nous a tout de suite dit que ce serait notre carte de visite de jeune comédien sortant d'une haute école. Seulement, pour moi, c'était l'occasion d'expérimenter quelque chose de nouveau, à quoi je ne suis pas habituée. Je suis partie très loin de moi, pour finalement m'en rapprocher de plus en plus. Le chemin me paraissait si lointain ! Alors qu'aujourd'hui, je me dis : *Oui, c'est bien moi.*

Dans mon solo, et dans mon écriture de mémoire, j'ai souhaité qu'il y ait une petite trace d'un film qui m'a profondément marquée, *La Grande Bellezza*, de Paolo Sorrentino²⁹. Ce film m'a bouleversée. Par l'importance qu'il accorde à ces petites choses du quotidien auxquelles on ne prend plus le temps de s'intéresser. Par cette beauté des sentiments qui sont crus, entiers, et parfois implacables. J'aime que l'on accepte que, ma foi, nous ne sommes que de simples êtres humains, tout pleins de défauts, mais qui essayons de vivre, malgré tout.

*Tes jugements méprisants taillés à la hache sont là pour cacher ta fragilité, ton malaise, et surtout toute une série de mensonges. On t'aime bien, on te connaît. Mais on connaît aussi nos mensonges, c'est pourquoi contrairement à toi, on finit par parler de vacuité, de bêtises, de potins, pour éviter de nous mesurer à notre mesquinerie. [...] Stefania, mère et femme. Tu as 53 ans et une vie dévastée, comme nous tous. Alors au lieu de nous faire la morale et de nous regarder avec mépris, tu devrais nous regarder avec affection. Nous sommes tous au bord du gouffre, notre seul remède est de nous regarder en face, de nous tenir compagnie et de rire un peu de nous. Non ?*³⁰

²⁸ *Ibid.* (p.370), Ania et Trofimov, acte IV

²⁹ Paolo SORRENTINO, *La Grande Bellezza*, 2013

³⁰ *Ibid.*, Jep Gambargella, interprété par Toni Servillo

Dix. Depuis une dizaine de pages, je parle du rêve, de l'enfance, du souvenir, et ce dans une ambiance plutôt joyeuse et pour le moins guimauve. Il est évident que, comme toute bonne chose, il y a aussi des aspects un peu moins plaisants dans ce sujet que je traite. La maison peut aussi être un lieu de souffrance et de traumatisme, de castration et de violence. Jusqu'alors, je me suis plutôt penchée sur le côté joyeux de l'enfance, celui qui rend nostalgique lorsqu'on y repense.

Or, une pièce m'accompagne depuis que je l'ai découverte en première année à la Manufacture, lorsque nous devons créer notre premier solo. Après de nombreuses lectures sans succès, j'avais choisi un livre au hasard dans la bibliothèque de l'école. Un gros livre rouge. Il avait tout de suite attiré mon attention. Agota Kristof, je ne connaissais pas. En lisant sa courte pièce, *La clé de l'ascenseur*³¹, j'ai su immédiatement que j'allais l'utiliser pour mon solo. J'en étais, on peut le dire, tombée amoureuse. Si j'en parle, c'est parce qu'aujourd'hui encore il fait écho en moi pour l'écriture de ce travail. L'histoire est simple : une jeune femme vit dans un château avec son mari, qui ne la laisse pas en sortir. Elle est cloîtrée dans le château, et plus particulièrement dans sa chambre. Comme elle ne peut pas sortir se dégourdir un peu, elle est prise de fourmillement aux jambes, ce dont son mari souhaite la soulager en faisant venir un docteur. Ce dernier, par une simple piqûre, met fin à ses douleurs, le résultat étant qu'elle ne sent plus ses jambes, elle ne peut plus marcher. Puis, c'est le son des oiseaux qui lui devient insupportable, puisqu'elle ne fait que les entendre sans les voir. Finalement, elle ne pourra ni entendre, ni voir, ni marcher. Seule, enfermée dans sa chambre, il ne lui reste que l'attente pour vivre. L'attente de son prince, le soir, au sortir du travail. Prisonnière dans ses souvenirs, la châtelaine est à l'image de sa tour, seule et désolée, affrontant les saisons et le temps qui passe. Comment un lieu de sécurité devient lieu de danger. C'est aussi cet aspect-là que je souhaite traiter. La maison, source de rêves et de cauchemars.

*Il y avait une fois, une belle et jeune châtelaine. Aux confins d'un pays montagneux, dans son château, perché au sommet d'un haut rocher, elle rêvait, elle attendait.*³²

La nuit, je rêve beaucoup. Une multitude de rêves longs, farfelus et très précis. Et c'est curieux, car un des lieux principal de ces périples nocturnes, n'est autre que ma maison d'enfance. Un peu comme Georges Perec dans sa *Boutique Obscure*³³, dont la plupart de ses rêves avaient lieu dans son appartement. C'est un phénomène qui m'a toujours passionnée : comment l'inquiétude peut s'immiscer dans un lieu de sécurité. Souvent, dans les rêves se mêlent imaginaire et réalité passée. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que la maison est aussi utilisée dans les films d'horreur. La maison hantée a été très bien imaginée : utiliser un abri, un cocon pour le transformer en lieu d'épouvante, le choc est d'autant plus violent. Autant de pièces pouvant contenir monstres, sang et fantômes. Car la maison hantée finalement, c'est ça : un lieu duquel les fantômes sont pris au piège. Tandis qu'au théâtre, on essaie de leur donner leur liberté, en leur donnant la vie. Cauchemars, rêves, fantômes, réalité, imaginaire, passé. Oui, le théâtre, c'est aussi ça.

³¹ Agota KRISTOF, *La clé de l'ascenseur*, La Nouvelle Revue Française- NRF, mars 1997, N° 530

³² *Ibid.* (p.25)

³³ Georges PEREC, *La boutique obscure, 124 rêves*, Paris, Denoël, 1973

Onze. Je l'avoue, j'étais pétrifiée à l'idée de devoir écrire un mémoire. Je n'avais jamais écrit plus de quatre pages. Même pour mon travail de maturité, je n'ai eu besoin de pondre que trois pages, car je faisais un projet théâtral, la pratique remplaçant donc l'écrit. Eh bien finalement, ça a été une expérience magnifique, avec ses hauts et ses bas, profondément enrichissante. Ça m'a permis de rencontrer une partie de mes voisins, de découvrir des auteurs, des penseurs, des philosophes. De me retrouver face à moi-même et mes envies de travail. Qu'est-ce que je veux montrer sur un plateau ? Je me pose souvent cette question quand je vois un spectacle : pourquoi est-ce qu'ils sont sur scène, devant nous ? Qu'est-ce qu'ils veulent nous raconter ? Eh bien voilà, moi je veux vous raconter ça : je veux vous dire ce que c'est le théâtre pour moi. Je veux vous dire que même dans le cauchemar, je veux rêver. Je veux vous dire que le souvenir, c'est un petit bout de la vie qui est mort, mais qu'on peut le revivre dans son imaginaire. Que finalement, tout est lié, que la vie et la mort ne font qu'un, mais que nous avons un chemin à parcourir là au milieu. Nous avons été enfant, nous avons grandi, mais notre âme d'enfant, elle existe encore, quelque part, et au théâtre plus particulièrement, on va tenter de l'éveiller. Souvent, j'ai peur de parler en mon nom, mais là, il s'agit de mon mémoire. Je ne peux pas rester cachée derrière la pensée d'autrui, alors me voilà, pleinement, sincèrement. *Il y avait une fois, une maison.* , c'est ce que je vous raconte, c'est ce que j'ai fouillé, remué et récolté. C'est un beau monstre que j'ai créé à l'aide de mes voisins et de mes lectures, entre autres. Et pour ça, j'ai plusieurs personnes à remercier. J'ai cru remarquer que ça se faisait généralement au début, eh bien moi c'est à la fin de cette traversée que je le fais. Alors merci à Claire, de ne pas avoir baissé les bras, de m'avoir encouragée et poussée jusqu'au bout. Merci à Arnaud de ta confiance, merci de croire en moi. Merci à ma maman pour son aide importante. Merci à ma famille, car même sans le savoir, ils m'ont accompagnée tout au long de ce processus. Et bien sûr, merci à mes voisins pour leurs précieuses paroles, qui m'ont amenée sur des voies inattendues. Ce mémoire, je vous le dois ! Car s'il y a aussi une chose à laquelle je crois, c'est qu'on ne construit pas tout seul.

*Notre vie dès la naissance jusqu'à la mort n'est qu'un seul fil :
fil de la vie
fil de l'eau
fil de la pensée.*

Louise Bourgeois³⁴

³⁴Serpentine Gallery, *Louise Bourgeois*, capcMusée d'art contemporain de Bordeaux, 1998 (entretien avec l'auteur le 7 mars 1996) (p.89)

Bibliographie et sources

Ouvrages

Marc AUGÉ, *Domaines et châteaux*, Paris, Seuil, 1989

Marc AUGÉ, *Journal d'un SDF, ethno fiction*, Paris, Seuil, 2011

Marc AUGÉ, *les formes de l'oubli*, Paris, Payot et Rivages, 1984

Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, édition numérisée réalisée à partir de l'édition Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961

Roland BARTHES, *La chambre claire, Note sur la photographie*, Paris, Editions de l'Etoile, Gallimard, Le Seuil, 1980

Roland BARTHES, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975

Louise BOURGEOIS, *Moi, Eugénie Grandet*, précédé d'un essai de Jean Frémon, Paris, Gallimard, 2010

Peter BROOK, *L'espace vide- écrits sur le théâtre*, Paris, Seuil, 1977

Christina BURRUS, *Frida Kahlo- Je peins ma réalité*, Paris, Gallimard, 2007

Serpentine Gallery, *Louise Bourgeois*, capcMusée d'art contemporain de Bordeaux, 1998

Valérie MRÉJEN, *Mon grand-père*, Paris, Allia, 1999

Valérie MRÉJEN, *pointligneplan*, Paris, Léo Scheer, 2005

Georges PEREC, *Penser/classer, trois chambres retrouvées*, Paris, Hachette, 1985

Georges PEREC, *La boutique obscure, 124 rêves*, Paris, Denoël, 1973

Marcel PROUST, *A la recherche du temps perdu*, édition numérisée réalisée à partir de l'édition Gallimard, Paris, 1946-47

Jean-Yves & Marc TADIÉ, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999

Mâkhi Xenakis, *Louise Bourgeois- L'aveugle guidant l'aveugle*, Arles-Paris, Actes Sud/ Galerie Lelong, 1998

Films

Tim BURTON, *Beetlejuice*, USA, 1988

Paolo SORRENTINO, *La Grande Bellezza*, Italie, 2013

Julie TAYMOR, *Frida*, USA, 2002

Séries

Allan BALL, *Six Feet Under*, 63 épisodes, USA (2001-05)

Julian FELLOWES, *Downtown Abbey*, UK (2010-)

Jason KATIMS, *Parenthood*, 103 épisodes, USA (2012-15)

Artistes

Louise Bourgeois, sculptrice et plasticienne française (1911-2010)

Raymond Depardon, photographe, réalisateur, journaliste et scénariste français (1946-)

Johannes Vermeer, peintre baroque néerlandais (1632-1675)

La compagnie Motus, dirigée par Enrico Casagrande et Daniela Nicolo

Romans

Honoré de BALZAC, *Le Père Goriot*, Paris, Editions Albin Michel, 1952

Honoré de BALZAC, *Eugénie Grandet*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection À tous les vents, édition de référence : Paris, Alexandre Houssiaux, Éditeur, 1855.

Pièces de théâtre

Agota KRISTOF, *La clé de l'ascenseur*, Paris, La Nouvelle Revue Française- NRF, mars 1997, N° 530

Anton TCHEKHOV, *Théâtre Complet I*, Paris, folio classique Editions Gallimard, 2007

Anton TCHEKHOV, *Théâtre Complet II*, Paris, folio classique Editions Gallimard, 1993

Spectacles

Théâtre et témoignages: comment porter la parole des gens sur scène ?, mes de Jean-Baptiste Roybon et Véronique Doleyres, 2012

L'illusion Comique, de Corneille, mes de Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier, 2014

Ivanov re/mix, d'après *Ivanov* d'Anton Tchekhov, mes Armel Roussel, 2011

Sources internet

www.wikipedia.com

www.larousse.ch

www.le-dictionnaire.com